

Les républicains chassés du pouvoir et nouvelle royauté avec un prince que l'Espagne va chercher en Italie.

Abdication de ce roi éphémère et avènement à la couronne d'un prince espagnol.

Grâce au comte de Corello, son ami, le marquis de Mimosa n'avait pas été condamné à mort, mais à la détention perpétuelle dans une enceinte fortifiée et transporté aux îles Philippines.

Grâce aussi au comte de Corello, les biens du carliste avaient été mis sous séquestre et don Antonio Villina s'était vu tromper dans son espoir de mettre la main sur les domaines de son cousin.

Le comte Corello s'était dit :

— Dans quelques années, j'obtiendrai la grâce du marquis.

Mais son pouvoir était tombé en même temps que celui de la reine Isabelle et, lui-même, proscrit, avait été obligé de vivre loin de l'Espagne.

Vainement, il avait cherché à savoir ce qu'était devenue la fille du marquis, et son ignorance du sort de l'enfant avait été pour lui une cause de sérieuses inquiétudes.

Qu'était donc devenu aussi Pedro Lamnés ?

Le comte ne comprenait rien à la disparition du fidèle serviteur, de l'homme de confiance du marquis de Mimosa.

Il ne savait qu'une chose que lui avait apprise Rosina Balti ; c'est que le marquis avait confié sa fille à Pedro, qui avait dû la porter en France.

La fille adoptive de Marguerite Forestier, dont le nom de Thérèse ou Thérèse avait été remplacé par celui d'Emilienne, grandissait, se développait s'épanouissait comme une jeune fleur à laquelle ne manquent ni l'air ni le soleil.

La gentille fillette, pleine de grâce enfantine, de sève, de vie, pétulante et riante, s'annonçait comme devant être plus tard, dans quelques années, une adorable jeune fille.

On l'appelait Emilienne Lormont, du nom de famille de Marguerite, dont elle se croyait la fille ; car pour ne pas jeter le trouble dans sa jeune imagination, la malheureuse femme d'Edouard Forestier s'était bien gardé de lui apprendre dans quelles circonstances elle était devenue sa fille.

Jamais, non plus, elle ne parlait à Emilienne de la petite Louise, que son misérable mari lui avait enlevée, dont elle n'avait plus eu de nouvelles et qu'elle pouvait considérer comme morte ou à jamais perdue pour elle ; car toutes les recherches qui avaient été faites pour retrouver la pauvre petite étaient demeurées sans résultat.

On n'avait même plus entendu parler de Forestier, dont on avait complètement perdu les traces.

Marguerite gardait pour elle seule ses douleurs, secrètement enfermées dans son cœur si profondément meurtri, et quand elle pensait à son enfant, — c'était souvent, — ravie à sa tendresse, c'était loin des regards d'Emilienne, son autre fille, qu'elle versait des larmes.

La fillette allait à l'école. Très intelligente, très studieuse, elle faisait de rapides progrès ; en très peu de temps, elle avait appris à lire, à compter, à écrire.

Elle était très aimée de ses petites camarades et particulièrement de ses maîtresses, qui en étaient fières et ne manquaient pas de la mettre en évidence lors des visites de l'inspecteur primaire.

Mais la chère petite avait perdu, dans la même année, ses deux meilleurs amis, et Marguerite ses uniques protecteurs à Salvignac.

M. Fournier, le maire, était mort.

À la même époque, le curé, M. Ancelin, avait été nommé chanoine ; puis, peu après, appelé en cette qualité à la cathédrale de Carcassonne par son évêque.

Mais il n'avait occupé que quelques mois ses nouvelles fonctions. Sur le désir de l'évêque, il était parti à la tête de jeunes prêtres missionnaires qui, animés d'un grand zèle religieux, étaient envoyés au centre de l'Afrique au milieu de peuplades encore sauvages à convertir au christianisme.

Le Curé et le maire manquaient à Marguerite ; ils avaient été ses soutiens, ses consolateurs. Mais elle ne savait pas encore combien ces deux hommes étaient précieux pour la petite Espagnole et tout ce que la fillette perdait en eux.

Chaque mois, très exactement, Marguerite Lormont, — pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on l'appelât Mme Forestier, — Marguerite Lormont recevait cent francs que lui envoyait le docteur Villarceau.

C'était plus que les arrérages du titre de rente acheté avec les vingt mille francs ; mais il plaisait au bon docteur de venir en aide à Marguerite, sans en avoir l'air. Il savait qu'elle travaillait beaucoup, pour gagner peu. Sans doute, elle était bien payée pour repriser, réparer une riche pièce de dentelle ; mais, à Salvignac, elle n'avait que très rarement à faire ce travail. C'était donc à des travaux de couture qu'elle se livrait, et il y avait de longs jours de chômage.

Plus d'une fois elle s'était vue obligée de demander à M. Villarceau un supplément d'argent à prendre sur le capital.

Malgré tout, elle s'imposait encore des privations. Mais, par exemple, Emilienne ne manquait jamais de rien. Elle était toujours très coquettement habillée l'été et bien chaudement l'hiver. Marguerite aurait eu honte si, le dimanche, la toilette de sa fille n'eût pas été d'une fraîcheur et d'une propreté irréprochables.

Chaque mois, en accusant réception de la somme reçue, Marguerite écrivait une longue lettre à M. Villarceau ; c'était plus encore au docteur qu'au curé, avant le départ de ce dernier, qu'elle confiait ses peines et ses cruelles inquiétudes au sujet de l'enfant introuvable. Nature expansive, c'était avec M. Villarceau seul qu'elle se laissait aller aux épanchements.

Son cœur se dégonflait et elle trouvait ainsi un adoucissement à ses chagrins.

Le jour où la petite Espagnole lui avait été confiée, elle avait dit : " Je l'aimerais comme si elle était ma fille." Elle n'avait pas menti à sa promesse ; jamais enfant ne fut entouré de plus de soins, de plus de sollicitude maternelle, de plus de tendresse que ne l'était Emilienne. Hélas ! n'ayant plus qu'elle à aimer, la petite orpheline bénéficiait de la part de tendresse que la mère aurait donnée à sa fille. Emilienne était adorée.

Lucien Delteil n'avait pas été mis en pension, comme son petit camarade Paul Lebrun ; il était resté en famille et avait commencé ses études sous la direction de savants professeurs, choisis avec soin par son père et son grand-père.

Mais il avait atteint ses quatorze ans, et l'on pensa qu'un peu d'émulation lui était nécessaire ; on décida qu'il entrerait dans un lycée de Paris. Lequel ? On fit choix de lycée Louis-le-Grand.

La situation de sculpteur sur bois était des meilleures ; s'il n'était pas riche encore, tout indiquait qu'il arriverait à une petite fortune ; ce n'était plus qu'une affaire de temps. En attendant, il pouvait faire facilement certains sacrifices pour son fils.

Paul fut retiré du lycée de Chartres et placé au lycée Louis-le-Grand. Les deux jeunes amis se trouvaient réunis. Et c'était pour eux une grande joie que partageaient le sculpteur et la famille Villarceau.

— Ah ! comme nous allons bêcher ferme ! disaient les deux lycéens. Rien de changé à l'hôtel Villarceau ; on ne s'apercevait pas qu'on eût quelques années de plus.

Toujours les mêmes occupations, les mêmes joies, le même bonheur. Et ces personnes, si étroitement unies par l'affection, ne trouvaient pas leur existence monotone. Dans le bonheur, la monotonie n'existe pas. Le bonheur a toujours à offrir quelque chose de nouveau et de savoureux.

\* \* \*

Le docteur Villarceau avait depuis trois ans à son service un valet de chambre dont il était peu satisfait. Cet homme manquait d'exactitude, de zèle ; de plus il se grisait trop souvent, et le docteur appris qu'il avait de très mauvaises fréquentations. Force lui fut de le congédier.

On resta quelques jours sans valet de chambre. Plusieurs s'étaient présentés, mais n'avaient pas été acceptés ; celui-ci pour une raison, celui-là pour une autre.

Un matin, un nouveau se présenta. C'était un grand et beau garçon, bien déluré, qui paraissait avoir trente-cinq ans et ne manquait pas d'une sorte de distinction. Il parlait bien et l'on sentait qu'ayant servi dans de grandes maisons, il y avait appris l'usage du monde. Tout d'abord, il plut à M. Villarceau par sa bonne mine.

Il avait des certificats, de bons certificats, que le docteur parcourut en homme déjà prévenu en faveur du postulant.

— Eh bien, mon garçon, dit M. Villarceau, vous êtes accepté.

— Je vous remercie, monsieur le docteur.

— Vous entrerez en fonctions demain matin.

— Dès ce soir, s'il plaît à monsieur.

— Non, demain matin.

— Venez, je vais vous faire voir les appartements et vous dire à peu près quel sera votre service.

Tout en lui donnant ses instructions, M. Villarceau fit visiter à son nouveau valet de chambre toutes les pièces de l'hôtel.

Jean Dufresne, — ainsi se nommait le valet de chambre, — regardait tout, les meubles, les tapis, les tentures, les glaces, les objets d'art, comme un homme habitué à circuler à l'aise dans des appartements somptueux.

Le cabinet du docteur parut surtout l'intéresser ; il en fit l'inventaire d'un coup d'œil rapide, et M. Villarceau ne surprit point le regard singulier qu'il jeta sur le meuble où il serrait ses papiers importants.

La visite terminée, le valet de chambre se retira.

Le lendemain, comme il avait été dit, il entra en fonctions, c'est-à-dire qu'il endossa la livrée de la maison, mit le grand tablier de service et s'arma d'un plumeau.

Son travail des premiers jours laissa bien un peu à désirer ; mais il ne fallait pas être trop exigeant ; on devait lui donner le temps de s'habituer à la maison.

Pour se faire bien venir et se créer une protection, un besoin, il courtisait la femme de chambre de Mme Delteil, une grande brune de vingt huit ans, ni laide, ni jolie, mais qui n'avait pas froid aux yeux et prenait très au sérieux les douces et caressantes paroles de M. Jean.

Quand il " faisait " le cabinet de M. Villarceau, Jean y restait toujours plus de temps qu'il ne fallait ; il savait combien sont intéressantes les lettres que reçoit un grand médecin, et en les rangeant avec soin sous les serrepapiers, il ne pouvait mal faire en en prenant connaissance, une autre manière de se distraire que Mlle Delphine n'aurait probablement pas aussi bien comprise que les petites distractions qu'ils prenaient ensemble.

Mais ce n'était pas seulement à des lectures indiscretes que le valet de chambre passait la moitié de son temps dans le cabinet du docteur.

Le meuble que nous connaissons, avec ses tiroirs toujours fermés, jouissait auprès de monsieur Jean d'une faveur toute particulière ; il lui faisait les yeux doux comme à une amie, de plus doux yeux qu'à Mlle Delphine elle-même. Avec quelle ardeur il l'époussetait, le frottait, l'astiquait, le rendait luisant.

Les serrures des tiroirs paraissaient aussi l'intéresser énormément, et, très curieusement, il les examinait ; l'intérieur de ces serrures, qu'il ne pouvait voir, semblait surtout exercer sur lui une sorte de fascination, si bien